

# MALKIA

## Le Réveil du KA

Jérémy Musoki

D'après une idée originale de Christian Dzellat-Nkoussou,  
Judith Apey et Mathieu N'Diaye

**nofi**

Prologue  
**La nuit noire**

Le 17 mai 1997

Les tirs faisaient rage. Bien que leur mission fût vouée à l'échec, les défenseurs donnaient tout pour maintenir cette mince lueur d'espoir pour leur cause. Protéger les familles, tel était leur devoir. Ils auraient voulu en protéger une en particulier, mais l'homme leur avait bien dit que chaque vie avait une valeur égale. Celle des membres de sa famille, ainsi que la sienne ne valaient pas plus que celle des autres. Ses proches l'avaient dès le début invité à fuir, mais en tant que chef, il avait refusé, arguant qu'il se mettrait à l'abri une fois tout le monde loin, hors de danger. C'était l'équivalent d'un village complet qui risquait de disparaître, la pénombre striée par la lumière des coups de feu à répétition.

« Les derniers habitants sont en train d'évacuer, monsieur, il faut partir avant qu'ils n'arrivent jusqu'ici! » dit l'un des hommes qui gardaient la porte.

– Très bien, sonnez la retraite, nous couvrirons la fuite », Zola. Zola marqua un temps de silence avant de formuler sa réponse, montrant bien la réticence qu'il avait à agir ainsi. Mais il savait qu'il ne pourrait jamais soustraire son chef à son devoir envers les opprimés.

« Nous protégerons la zone pendant que vous finissez de vous préparer, dit-il avant de sortir de la pièce, laissant seul le couple responsable de la maisonnée.

Édition mai 2023

978295714481-5

Illustrations : Nils Britwum

Graphisme couverture : Guy Junior Massengo

– Les enfants sont-ils prêts ? demanda l’homme à sa femme.  
– Ils le sont.  
– Va les chercher pendant que je termine ici », lui ordonna-t-il.  
La femme s’exécuta. Quand il fut seul dans la pièce, il soupira. Les choses se passaient rarement comme elles le devaient. La priorité était de rassembler ses affaires, mais il savait au fond de lui que ce n’était pas nécessaire. D’autres coups de feu retentirent, plus proches, cette fois.

La femme se précipita dans la chambre et commença à emballer les affaires des enfants à toute vitesse, ce qui eut pour effet de faire pleurer la petite fille de huit mois. Elle s’arrêta pour la prendre dans ses bras.

« Tout doux, ma fille, tout va aller mieux, allez, arrête de pleurer... »

Elle essayait de la calmer, mais c’était surtout pour se calmer elle-même. Elle jeta ensuite un coup d’œil empli de tendresse en direction du petit garçon dans son landau, toujours très calme. Les choses avaient viré au drame soudainement. C’était une nuit comme beaucoup d’autres, rien ne laissait présager un tel changement. Quelques heures auparavant, elle écoutait les informations avec son mari. Les soldats verts avaient atteint le cœur de la capitale. Le glas du régime politique en cours venait de sonner à une distance raisonnable d’eux. Pourtant, les feux de la révolte embrasaient tout le territoire. Mais même dans ce contexte, cette attaque n’avait pas lieu d’être. Il était de notoriété publique que la famille n’était pas sympathisante du régime en place. Pourtant, des hommes armés étaient

venus frapper à leur porte et aux portes voisines. Au début avenant, celui qui semblait être le chef, un dénommé Kuru, s’était ensuite livré à des actes d’une cruauté sans nom, justifiés par une prétendue recherche des ennemis de l’État, qui avaient semé la panique. La population s’était alors tournée vers cet homme qui, dans l’adversité, tel le roseau, ne rompait jamais. Rapidement, porté par les espoirs et attentes des gens dont il avait la responsabilité, il avait pris les choses en main, lançant des pourparlers et organisant l’évacuation discrète des habitants. Les choses auraient pu se dérouler calmement, sans l’accès de rage de Kuru, le chef du groupe militaire. Sa patience s’étiola trop rapidement pour que quelqu’un puisse l’anticiper, ou peut-être n’avait-il seulement jamais eu envie de faire les choses sans violence. Toujours est-il qu’il relança les hostilités. Cette fois, cependant, les gens étaient prêts. Ceux qui n’avaient pas fui avaient pris les armes et défendaient l’itinéraire de fuite. À la lisière de la forêt, femmes et enfants se faisaient avaler par l’obscurité des grands arbres. Leur destin était entre leurs mains. Passé cette frontière imaginaire, c’était « chacun pour soi », la seule façon de préserver des vies dans cette défaite annoncée.

Les détonations se rapprochaient dangereusement, tirant la femme de ses pensées. Elle devait rapidement terminer ses préparatifs. Elle reposa la petite fille et reprit son paquetage. Des cris dans le couloir l’alarmèrent, la poussant à passer la tête pour savoir ce qu’il se passait.

« Madame ! Prenez les enfants et disparaissez ! lui cria un

homme qui effectuait un tir de barrage.

– Nsemi! Où est mon mari?

– Occupé à organiser notre fuite avec mon père, dépêchez-vous s'il vous plaît! » Il restait poli, mais sa voix exprimait l'urgence de la situation.

Le sentiment d'urgence et l'effroi la gagnèrent encore un peu plus. La voix de son mari retentit enfin, criant des ordres à tout-va. Ouvrant la porte, elle fut prise d'horreur à la vue de ces hommes qu'elle connaissait si bien, blessés, le regard brisé.

« Il me faut de l'aide! » appela-t-elle.

D'un mouvement de tête, le mari ordonna au jeune Nsemi de porter secours à son épouse. Peu après, ils ressortirent tous deux les bras chargés. En les voyant, l'homme ordonna à tous de battre en retraite. Le couloir était long, et surtout trop étroit pour que plusieurs personnes puissent l'emprunter en même temps. Cela leur fournissait un maigre avantage stratégique dans leur fuite. Retenir les militaires d'un côté permettait aux fuyards de s'échapper par l'arrière de la maison où conduisait le couloir.

Les hommes tombaient un à un, tandis que la femme réduisait la distance entre elle et la sortie de la grande maison. Elle touchait au but lorsqu'elle entendit la voix de son mari. Instinctivement, elle fit volte-face pour découvrir avec horreur ce qu'elle redoutait. Elle voulut le rejoindre, mais lut toute la détermination dans son regard. Les larmes aux yeux, elle prit à son tour sa résolution. Ce dernier échange muet

représentait la force de leur lien, mais aussi leur implication sans faille dans leur rôle de parents.

Son cœur battait à tout rompre dans ses tempes, mais ils ne pouvaient pas s'arrêter, d'autant que les pleurs des enfants trahissaient leur positionnement à de leurs poursuivants. Pour couronner le tout, elle s'était blessée et souffrait d'une entorse à la cheville dont elle ne pouvait prendre le temps de s'occuper dans cette fuite nocturne et désespérée. À ce rythme-là, tout serait perdu. Sentant qu'ils seraient bientôt à portée des assassins, elle prit une décision mue par son instinct de mère.

« Cache-toi par ici et ne fais pas de bruit, ordonna-t-elle à Nsemi. Je vais les attirer sur une fausse piste!

Logiquement, Nsemi refusa.

– Madame, c'est à moi de tenir ce rôle! Je vais les distraire!

– Ne sois pas idiot, je suis blessée, ils me rattraperont tôt ou tard. Ce n'est que lorsque tous les groupes noirs se donneront la main et parleront d'une seule voix que nous serons une force de négociation qui décidera de son propre destin. » Son regard grave en disait long sur son état d'esprit.

« Donc, tiens, prends-la et cache-toi »

Elle berça la petite pour la calmer, et rapidement ses pleurs ne furent que du passé. Les deux enfants reçurent un baiser sur le front d'une extrême douceur de la part de leur mère. Comment pouvait-il refuser la dernière demande d'une femme aussi forte? se demanda Nsemi.

Caché dans l'obscurité prodiguée par la flore, il la regarda

partir, claudicante mais toujours digne.

Puis il vit les poursuivants passer à leur tour. Quand il estima qu'il avait le champ libre, il choisit une direction tout autre et s'y engagea, la mort dans l'âme. Mais l'heure n'était pas aux lamentations.

La rive du fleuve lui offrit un peu de répit. Nsemi tendait l'oreille en direction de la forêt, à l'affût de sons, mais n'entendait plus de signes des poursuivants. Les choses semblaient enfin se calmer. Il savait qu'il aurait mieux valu continuer avant de s'arrêter, et d'ailleurs, il ne comptait pas s'attarder plus de quelques minutes. Pourtant, ce fut cela qui lui coûta presque tout. Alors qu'il écoutait le chant de la nuit, il entendit un bruit. Tendait l'oreille pour le distinguer à nouveau, il l'entendit cette fois proche, trop proche d'eux. Traverser le fleuve était la seule solution qui lui restait, mais il serait contraint de le faire en deux fois pour écarter le risque de noyade. Il devait réfléchir à toute vitesse. Il ne pouvait qu'espérer être suffisamment vélocité pour réaliser sa manœuvre.

Après une traversée difficile Nsemi posa le premier enfant de l'autre côté, mais le danger approchait trop vite pour qu'il s'autorise à reprendre son souffle. La nuit, l'eau était terriblement froide. Il essayait l'enfant pour le sécher quand il entendit les pleurs de l'autre côté de la rive. Comme une réaction en chaîne, le nourrisson se mit à pleurer. Nsemi accéléra, mais au moment de prendre le second enfant dans ses bras, il entendit les voix. C'était fini.

« Chef, il y en a encore un ici ! Et en plus, il a un petit paquet !

cria l'un des hommes de main.

– C'est probablement celui que la femme a essayé de sauver ! »

Mourir sous les balles aurait probablement été moins cruel que le sort que lui réservaient ses tortionnaires. Mais l'humiliation d'avoir failli à sa dernière mission confiée par une personne qui forçait son admiration était plus douloureuse encore. Les yeux clos, ses pensées tournées vers les enfants en pleurs, il articula comme il put, et dit d'une voix chevrotante :

« Ce sont... des... enfants. Ne leur faites pas de mal !

– Chef, je crois qu'il essaye encore de parler !

– Tais-toi ! Déshabille-toi et va récupérer l'autre ! » ordonna Kuru.

Le soldat marmonna des jurons presque inaudibles, suivis du son du flot de l'eau perturbé par sa nage hasardeuse. Le chef faisait les cent pas, car cela calmait la petite. Il lui fredonnait une petite berceuse connue de tous les enfants du pays.

*« Bébé nani a beti yo ? Loba na ngai, na ko zongisa »*

*Bébé, qui t'a tapé ? Dis-le-moi, que j'aie lui rendre.*

*« Yo moko o tutani na mur ya ndako ! »*

*Tu t'es cogné tout seul au mur de la maison !*

Cette fois, un rire enfantin s'éleva dans la nuit. Kuru s'occupait du petit être avec tendresse, mais de sa main libre, il se saisit de son énorme couteau militaire qu'il commença à

pointer sur le nourrisson. La lame était presque au contact de la petite paume de main quand il fut surpris.

« J'ai le deuxième », avait crié le sous-fifre sur l'autre rive.

Cette seconde d'inattention suffit à la petite pour se saisir du tranchant du couteau et se couper. En réaction immédiate, elle se mit à pleurer à plein poumons. Personne n'aurait été en mesure de la calmer. Alors cette fois, il approcha le dangereux outil de la gorge dégagée du chérubin, qui criait de plus belle. Concentrés sur la source de la cacophonie, aucun des hommes ne remarqua le changement d'atmosphère à part Nsemi, que des blessures graves immobilisaient. Au moment de sa capture, ses poursuivants lui avaient cassé la mâchoire ainsi que la jambe. Il ouvrit les yeux pour constater cette fluctuation dans le vent et remarqua immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il aurait pu essayer d'alerter ses bourreaux, mais à quoi bon ?

Tenant le bébé dans ses bras, l'homme de main s'apprêta à entamer sa seconde traversée. Il rechignait à se remettre à l'eau, mais il savait qu'il ne fallait pas mécontenter son patron. Les gens qui s'y risquaient le payaient en règle générale très cher. Il s'arrêta en voyant la force du fleuve décuplée là où, quelques instants auparavant, il était calme. Soudain, un grand flash l'aveugla. Mettant sa main en visière, il essaya de distinguer ce qu'il venait de se passer de l'autre côté. L'enfant avait quitté les bras menaçants de Kuru et était en lévitation. De son petit corps en suspension émanait la lumière éblouissante qui les paralysait tous. À chaque sanglot,

la lumière s'intensifiait puis, subitement, chaque soldat fut pris dans une colonne de feu bleu. Sur l'autre rive, le bandit ressentit la chaleur suffocante qui se dégageait des sources ardentes. Puis, comme elles étaient apparues, ces flammes s'éteignirent, ne laissant que des amas de cendres là où, quelques minutes auparavant, se tenaient ses camarades. Son cerveau mit beaucoup de temps à enregistrer l'information. La lumière avait beau avoir disparu, la stupeur annulait sa capacité de raisonnement. Le rire sonore de Nsemi le tira de son apathie. Ce dernier était le seul survivant, avec le bébé. « C'est bien fait pour vous ! C'est une punition divine ! » cria-t-il.

Une quinte de toux coupa son rire, puis ce fut le silence. La vie venait probablement de le quitter, se dit le soldat. Le seul adulte encore en vie se demandait quoi faire. De la rive il voyait la petite fille, il pouvait aller la chercher. Mais la peur était plus grande que les forces qui le poussaient à rejoindre l'enfant. Allait-elle lui réserver le même sort ? Il regarda avec un dégoût manifeste le bébé endormi dans ses bras. Tout semblait normal, alors il prit sa décision. La fillette ne survivrait pas dans la forêt en pleine nuit, et de ce qu'il avait vu, c'était pour le mieux. Sans trop savoir ce qu'il ferait du petit garçon qu'il tenait, il s'enfonça dans les ombres de la nuit, abandonnant l'enfant mystérieux à son destin.

Meurtri, Nsemi reprit connaissance. Des pleurs le tirèrent de la douce étreinte de la fin. Alors il rassembla le peu de forces qui lui restaient et se leva.

Chaque pas le condamnait un peu plus, comme s'il marchait vers sa propre mort. Taraudé par la faim et la soif, il poursuivit néanmoins son périple vers la rédemption sommaire qui l'attendait. Il n'avait pas réussi à remplir la mission qui lui avait été confiée, mais il pouvait au moins compléter une partie de sa tâche.

Nsemi récupéra la fillette, et c'est totalement déboussolé par ce qu'il venait de vivre qu'il arriva enfin en ville, son petit paquet dans les bras. Son esprit avait perdu toute notion de temps, il était à la fois empli d'émotions et incapable de réactions. Il aurait pu s'écrouler. Il aurait aimé se laisser aller à un sommeil qui effacerait ses douleurs, sa fatigue. Mais l'obsession de remplir au mieux sa mission était la plus forte. Manquant de s'effondrer à chaque pas, il attirait le regard de passants que lui-même ne pouvait voir.

Il avait épuisé toutes ses ressources vitales quand il poussa faiblement la porte du dispensaire Rosalie Solitude. Ses jambes l'abandonnèrent finalement. Dans un ultime geste, il se retourna pour protéger la petite fille dans sa chute, mais plusieurs paires de bras le saisirent fermement.

« Que quelqu'un apporte de l'eau! entendit-il crier dans le lointain des méandres de sa douleur.

– Tenez bon, jeune homme! » dit une voix plus proche cette fois, douce, et qui lui inspirait confiance.

Il tendit son bras pour lui parler dans l'oreille et laissa s'échapper les quelques mots qui libérèrent son esprit. L'enfant était sauvé et retrouverait sa famille. Il s'éteint.

## Chapitre I

### **La révolution est en marche**